

NATHALIE ROY

LES

VERTIGES

DU

CŒUR



- J'ai choisi janvier*, Éditions Libre Expression, 2020.
- Turbulences du cœur*, Éditions Libre Expression, 2018; collection « 10 sur 10 », 2020.
- Pourquoi pars-tu, Alice?* Éditions Libre Expression, 2017; collection « 10 sur 10 », 2019.
- Ça peut pas être pire...*, Éditions Libre Expression, 2016; collection « 10 sur 10 », 2019.
- La Vie sucrée de Juliette Gagnon*, tome 3, *Escarpins vertigineux et café frappé à la cannelle*, Éditions Libre Expression, 2014; collection « 10 sur 10 », 2017.
- La Vie sucrée de Juliette Gagnon*, tome 2, *Camisole en dentelle et sauce au caramel*, Éditions Libre Expression, 2014; collection « 10 sur 10 », 2017.
- « Courir après l'amour », dans *Pourquoi cours-tu comme ça?*, collectif, Éditions Stanké, 2014.
- La Vie sucrée de Juliette Gagnon*, tome 1, *Skinny jeans et crème glacée à la gomme balloune*, Éditions Libre Expression, 2014; collection « 10 sur 10 », 2017.
- La Vie épicée de Charlotte Lavigne*, tome 4, *Foie gras au torchon et popsicle aux cerises*, Éditions Libre Expression, 2013; collection « 10 sur 10 », 2016.
- La Vie épicée de Charlotte Lavigne*, tome 3, *Cabernet sauvignon et shortcake aux fraises*, Éditions Libre Expression, 2012; collection « 10 sur 10 », 2016.
- La Vie épicée de Charlotte Lavigne*, tome 2, *Bulles de champagne et sucre à la crème*, Éditions Libre Expression, 2012; collection « 10 sur 10 », 2016.
- La Vie épicée de Charlotte Lavigne*, tome 1, *Piment de Cayenne et pouding chômeur*, Éditions Libre Expression, 2011; collection « 10 sur 10 », 2016.

NATHALIE ROY

LES
VERTIGES
DU
CŒUR

 Libre
Expression



*À ma tante Rachel, pour les pas verts que tu avais tracés
sur le plancher de bois de ton appartement.
Merci pour ton originalité et ta créativité
qui, toute petite, m'ont inspirée.*

— Cette boîte va dans ma chambre, mon lapineau.
Pas dans le salon.

— Oui, maman.

J'observe avec tendresse mon mari déménager les biens de sa mère dans notre nouvelle maison. Une intergénérationnelle que nous venons d'acheter pour pouvoir accueillir Marguerite. L'année dernière, elle a subi des traitements de chimiothérapie pour un cancer du sein. Par chance, elle s'est bien remise.

Au départ, je n'étais pas convaincue de vouloir que ma belle-mère habite en bas de chez moi, mais Louis-Philippe y tenait tellement que j'ai fini par accepter. Il veut être présent pour elle si d'autres problèmes de santé surviennent. Et puis, bien qu'elle soit envahissante, Marguerite a une personnalité fort attachante.

— Catherine, sors de la lune, s'il te plaît ! Mes plantes se placeront pas toutes seules !

Envahissante... et contrôlante, devrais-je préciser.

— Oui, mon général, dis-je, un brin d'ironie dans la voix.

Avec elle, je peux me permettre ce genre de remarque, puisque Marguerite ne craint pas l'auto-dérision. Ce n'est pas le cas de mon amoureux. Malgré tous ses efforts, Louis-Philippe a encore de la difficulté à accepter de ne pas être parfait. Moi, à cinquante-six ans, ça fait longtemps que j'ai compris que, si on ne vaut pas une risée, on ne vaut pas grand-chose.

— Tu le veux où, ton palmier ?

— Juste devant la fenêtre, ma belle Catherine. Et peux-tu me donner la boîte de chaussures à ta droite ?

Je la lui remets. Elle l'ouvre et pousse un soupir de bonheur.

— Ça vraiment été une journée merveilleuse !

Intriguée, je m'approche et j'aperçois des photos de mon mariage avec Louis-Philippe, qui s'est déroulé il y a trois ans. Je ressens une grande joie en me rappelant ce moment extraordinaire... qui s'était toutefois préparé dans une certaine tension. Comme toujours, mon amoureux souhaitait faire les choses en grand, tandis que, moi, j'aspirais à une cérémonie toute simple, en présence de nos familles immédiates.

Nous en sommes finalement venus à un accord qui nous a satisfaits tous les deux. Sans être grandiose et spectaculaire telle que l'entrevoyait mon mari, cette journée a rassemblé plus que les vingt personnes que j'avais choisies.

Après une année de vie commune, Louis-Philippe m'a fait la surprise de demander ma main. J'avoue qu'au début je n'ai pas su comment réagir. Jamais je n'aurais cru unir officiellement ma destinée à un homme. Je chéris beaucoup trop mon indépendance. Mais avec lui, c'est différent. D'autant plus que, même sans le mariage, nous avons déjà un engagement solide.

— Vous étiez trop beaux !

— Étiez? On l'est encore, maman. Plus que jamais.

Je jette un regard complice à mon chum, qui me le rend en ajoutant un clin d'œil. Je détourne la tête, me sentant coupable de lui cacher quelque chose d'important.

Récemment, j'ai fini mon stage et je suis maintenant reçue comme avocate. J'en suis très fière, d'autant plus que j'étais, et de loin, la plus vieille de tous les étudiants. Mon stage, je l'ai fait à la firme Rousseau et Fillion, que mon chum a fondée avec un de ses amis, Marco. C'est ce dernier qui agissait à titre de superviseur. Tout s'est bien passé, mais j'ai réalisé que de travailler et de vivre collée à Louis-Philippe m'étouffait.

Et bien que nous ayons convenu que je m'associerais à son bureau dès mes études terminées, j'ai fait d'autres plans. Et je ne sais pas comment les lui apprendre sans lui briser le cœur.

— Faut admettre, mon lapineau, que vous étiez plus jeunes. Trois ans, ça paraît à votre âge.

Louis-Philippe lève les yeux au ciel, et je comprends qu'il est, une fois de plus, irrité. Et c'est sans compter qu'il déteste le surnom que Marguerite utilise. Elle s'était pourtant engagée à cesser de l'appeler « mon lapineau », mais ç'a duré une semaine. Ma belle-mère n'en fait qu'à sa tête, ce qui a le don de m'exaspérer.

— Franchement, maman! J'ai juste quarante-quatre ans!

— C'est vrai, mais t'es quand même dans la deuxième partie de ta vie. N'oublie jamais qu'à partir de quarante ans on commence à décrépiter.

— Décrépiter?

— Ben oui, comme dans décrépitude.

J'éclate de rire devant son vocabulaire inventif. Et je m'estime comblée de pouvoir encore en profiter. Honnêtement, nous avons eu très peur de la perdre. Maintenant, je croise les doigts pour qu'elle n'ait pas de récidive.

Louis-Philippe dépose la dernière boîte dans la salle de bain et pousse un soupir de soulagement. Au départ, il souhaitait engager des déménageurs, mais je lui ai fait valoir que nous étions capables de transporter une quinzaine de cartons et quelques plantes. Comme nous avons meublé l'appartement à neuf, ce n'était pas très compliqué. De plus, nous avons tout placé en haut depuis plusieurs semaines déjà.

Je lui ai présenté ça comme un chouette moment en famille, mais Louis-Philippe n'est pas très porté sur les petites choses de la vie. À part pour le travail, il voudrait que notre quotidien n'ait rien de routinier ou de banal. Mais ce n'est pas réaliste.

De mon côté, je n'ai pas besoin de toujours vivre quelque chose d'extravagant ou de différent. Une soirée passée à lire un roman en savourant une tisane au citron me comble. Si j'écoutais mon chum, on boirait du champagne tous les jours.

— Bon, allez, ouste ! lance Marguerite. Je m'occupe du reste.

— T'es certaine ? Il y a encore beaucoup à faire, dis-je.

— Oui, oui, je vais ranger tout ça tranquillement. De toute façon, je monte pour souper ?

J'hésite un instant avant de répondre. Avions-nous convenu de manger ensemble ?

— Oui, avec plaisir, maman, me devance Louis-Philippe. Catherine va cuisiner son fameux poulet piri-piri.

— J'espère que c'est pas trop piquant !

— Ça l'est, dis-je, mais je vais le faire plus doux.

C'est à contrecœur que j'accepte de modifier ma recette et de la laisser manger avec nous. J'aurais préféré être en tête à tête avec mon chum pour discuter de mon avenir professionnel, mais je ne veux pas créer un froid avec Marguerite.

— Pourquoi on inviterait pas Romy ? suggère Louis-Philippe.

— Quelle bonne idée ! approuve sa mère.

Là non plus, il ne m'a pas demandé mon avis. La fille de Louis-Philippe est végane. Et ce n'est certainement pas lui qui préparera un autre menu. Mais bon, si ça peut les réjouir...

Nous rejoignons nos quartiers et je fouille dans le frigo à la recherche d'aliments pour satisfaire Romy. Soudain, mon chum m'encercle la taille et presse son corps contre le mien.

— Qu'est-ce que tu dirais d'aller t'étendre un peu ?

Encore ! Tout au long de notre première année, c'était la passion totale, pour l'un comme pour l'autre. Puis nous sommes passés à une vitesse de croisière, ce qui me convient parfaitement. Mais depuis peu, sa libido a monté en flèche, Louis-Philippe roule à pleins gaz... et je n'ai pas toujours envie de le suivre. Comme en ce moment.

— Demain, OK ? Je dois aller à l'épicerie, j'ai rien pour recevoir Romy.

— Inquiète-toi pas avec ça. J'irai lui chercher un plat au resto. Envoie donc, ça fait longtemps.

Longtemps ? On a fait l'amour avant-hier. Ce n'est pas exactement ma définition de « longtemps ».

Ses mains habiles se font plus insistantes, elles se glissent dans mon pantalon, caressent mon ventre et descendent plus bas... ce qui allume l'étincelle. Je me retourne pour l'embrasser et je le laisse me guider vers notre chambre.

Après l'amour, assez expéditif mais satisfaisant, Louis-Philippe saute dans la douche. J'en profite pour consulter mes textos et je vois que mon ami Marc-Antoine m'a envoyé une photo du nouvel aménagement de son cabinet d'avocats. Dans cet espace, on trouve un bureau libre. Mon angoisse revient. Je ne peux plus retarder mon annonce. Je dois avoir une bonne conversation avec mon mari au plus tôt. Demain matin, à la première heure, je me promets d'aborder le sujet.

— Mon lapineau ?

Je sursaute en entendant Marguerite appeler son fils. Non. Ça, ce ne sera pas possible. Elle ne pourra pas monter chez nous sans prévenir ! J'attrape le t-shirt de Louis-Philippe sur le lit et je l'enfile rapido pour cacher ma nudité. Juste à temps, puisqu'elle surgit devant moi.

— Oups, désolée, Catherine.

Normalement, je lui dirais ma façon de penser et je soulignerais son manque de respect. Mais depuis qu'elle a été malade, j'ose moins me fâcher contre elle et même la contredire. Ça allait tant que nous ne vivions pas ensemble, mais maintenant je suis incapable de me retenir.

— Marguerite, tu peux pas monter comme ça sans prévenir !

— Bon, bon. Je le ferai plus.

La voilà qui réagit comme une enfant qu'on gronde... ce qui fait poindre un sentiment de culpabilité chez moi. Elle s'éloigne, penaude.

— Attends, je voulais pas te blesser. C'est juste que...

— J'ai compris, je suis pas idiote. Mais comme vous m'aviez invitée à souper, je pensais pas que vous étiez... occupés. Au moins, ça me rassure, vous êtes encore assez entichés l'un de l'autre pour vous faire des mamours en pleine journée !

Je ne peux m'empêcher de sourire devant son commentaire. Je sais à quel point c'est important pour Marguerite que notre couple se porte bien. Elle a tellement souffert de l'instabilité émotionnelle de son fils par le passé. Aujourd'hui, ça la réconforte de le savoir « entre bonnes mains », comme elle le dit si bien.

Ma belle-mère a de notre union une vision bien différente de celle de la plupart des gens que nous connaissons. À cause de notre écart d'âge, j'ai souvent l'impression que nos proches, nos amis et nos collègues croient que, si l'un de nous deux met fin

à notre relation, ce sera Louis-Philippe. Après tout, quoi de plus normal qu'un homme au physique très avantageux, charmant et riche de surcroît se lasse d'une femme dont les rides apparaissent de plus en plus sur son visage. Mais Marguerite, elle, craint que ce soit l'inverse qui se produise. Pourtant, je n'ai aucune intention de laisser mon chum. J'ignore totalement les raisons de son appréhension.

— Bon, ajoute Marguerite, je retourne en bas. Tu m'appelleras quand tu seras décente.

— Mais non. Va au salon. On te rejoint dans dix.

— Je vais commencer le souper, dans ce cas-là.

Et elle disparaît de ma vue sans que j'aie le temps de m'opposer. Eh, merde ! Pas question qu'elle prenne le contrôle de ma cuisine. J'attends avec impatience que mon chum sorte de la salle de bain, puis je le prie d'aller vérifier ce que sa mère fabrique dans nos chaudrons. Lui non plus n'est pas très heureux de la situation et il me promet de faire une mise au point.

C'est à moitié rassurée que je vais sous la douche à mon tour. Connaissant Marguerite, elle jurera de ne plus recommencer, mais elle ne se gênera pas dès que j'aurai le dos tourné !

Une heure plus tard, nous voici rassemblés tous les quatre devant une bouteille de chablis et des bouchées concoctées par ma belle-mère. J'engage la conversation sur les études de Romy, qui vient d'entreprendre un bac en histoire.

— Alors, t'aimes toujours tes cours à l'université ?

— De plus en plus.

Louis-Philippe émet un grognement, et je lui lance un avertissement non verbal. Il estime que Romy perd son temps et que ce programme ne mène à aucune carrière concrète. Nous en avons souvent parlé ensemble et il m'a promis d'être plus indulgent envers sa fille, mais il y arrive difficilement.

— Est-ce qu'il y a un volet qui te plaît plus que les autres ?

— Oui, les études médiévales.

Un silence de plomb s'installe dans le salon. Puis mon chum se lève d'un bond.

— Tu me niaises? Câlince, Romy! Comment tu penses gagner ta vie en devenant spécialiste du Moyen Âge?

— Je verrai bien! Fais-moi donc confiance pour une fois!

Louis-Philippe se rassoit, et je pousse un soupir de soulagement. Je n'ai surtout pas envie d'un affrontement ce soir. Ces dernières semaines, alors que je travaillais douze heures par jour pour boucler mon stage, je me suis rendu compte à quel point la mère et la fille de mon mari prenaient de la place dans notre quotidien, et que c'était compliqué.

Je me suis sentie coupable d'avoir eu de telles pensées. Après tout, c'est normal qu'elles soient présentes. Mais quand je les compare à ma propre famille, je constate que je ne suis pas aussi sollicitée.

— Bon, on allume le barbecue?

Louis-Philippe approuve, et je quitte la pièce avec lui, pendant que nos invitées continuent la discussion sur le parcours scolaire de Romy. Je passe à la cuisine pour prendre les cuisses de poulet et je rejoins mon chum dans la cour.

Je ne me suis pas habituée à cet environnement de banlieue fade et j'ignore si je m'y ferai un jour. Pendant quatre ans, nous avons vécu en condo, dans le quartier Griffintown, à côté du centre-ville de Montréal. Ça me plaisait, nous étions près de tout. Mais nous n'avons pas réussi à trouver une maison intergénérationnelle sur l'île. Donc, nous nous sommes tournés vers la Rive-Sud, dans un de ces nouveaux quartiers voisins du projet du Réseau express métropolitain. C'est neuf, luxueux, mais ça manque d'âme.

— Je peux pas croire qu'elle va gâcher sa vie comme ça! lance mon mari, furieux.

— Tu y vas un peu fort, mon chéri. Elle a le temps de changer d'idée. Elle a juste dix-neuf ans.

— Et si elle s'imagine que je vais financer ses études *ad vitam æternam*, elle se trompe. On n'arrive à rien si on a toujours tout cuit dans le bec.

Louis-Philippe n'a pas été élevé dans la ouate, ni moi d'ailleurs. C'est à force d'acharnement, de persévérance et de travail que nous nous sommes construit une vie confortable. Mon chemin a été plus long que le sien et j'ai dû faire preuve de beaucoup de résilience, mais aujourd'hui je vais enfin réaliser mon plus grand rêve : servir la justice.

— Ce serait une bonne chose qu'elle apprenne la valeur de l'argent. Y a plein de jeunes qui travaillent pendant l'université, Romy serait capable de le faire, elle aussi.

— T'as raison, mon amour, je vais lui en parler et adapter son allocation en fonction de son revenu d'appoint.

— Tu vois, dis-je en encerclant la taille de mon chum, y a toujours des solutions.

Il laisse de côté la cuisson du poulet pendant quelques instants pour me serrer fort dans ses bras.

— Toi, si je t'avais pas, je sais pas ce que je ferais.

— Voyons donc. Tu aurais ton harem dans le temps de le dire.

— Sérieux, Cath, j'ai jamais été aussi bien de toute ma vie.

— Ohhh... Ça me touche.

— Et depuis que tu es à mes côtés toute la journée, c'est le paradis.

Je me raidis sous son étreinte. Et j'éprouve de nouveau une profonde culpabilité. Je me dégage.

— Faudrait pas que le souper brûle.

Les yeux rivés au sol, je m'éloigne vers la maison en prétextant que j'ai une salade à préparer. Vivement demain pour que je mette cartes sur table.



— Bon, je vais y aller ! lance Romy en déposant sa tisane sur la table du salon.

— Pas déjà, ma cocotte ?

— Faut que j'étudie, grand-maman.

— Mais le temps que tu te rendes, il sera presque 10 heures !

Romy habite un appartement du quartier Saint-Henri avec deux copines. Pour qu'elle puisse venir le voir aussi souvent qu'il le souhaite, son père lui a acheté sa première voiture. Elle l'apprécie, mais elle m'a confié se sentir obligée de nous visiter... Et c'est exactement ce sur quoi misait mon mari.

— J'aime ça, travailler le soir. Y a rien pour me déranger.

— N'empêche...

— Marguerite, arrête de t'inquiéter. Moi aussi, je me concentre mieux dans un espace tranquille, dis-je.

— D'ailleurs, intervient Louis-Philippe, à ce sujet, Romy a une surprise pour toi, Catherine.

— Ah oui, c'est vrai, j'allais oublier !

— Ah bon ! Quoi donc ?

— Attends, je te montre.

Pendant que Romy s'active sur son cellulaire, je ressens une certaine appréhension, surtout que mon chum a un sourire espiègle.

— Voilà !

Elle me tend son appareil, qui affiche la photo d'une lampe de bureau hyper design. Je lui jette un regard interrogateur.

— Ça vient de la boutique d'une amie à moi. Elle est top, non ?

— En effet !

— Fait qu'on t'en a acheté une ! Papa m'a dit que la tienne était super *cheap*.

— Ah oui ? Euh... c'est super gentil.

— Tu vas la recevoir cette semaine, directement au cabinet.

— OK, merci.

— Ben voyons, Catherine! T'es pas contente? s'exclame Romy, offusquée.

— Oui, oui, elle est belle.

— On peut annuler la commande si tu préfères choisir toi-même, suggère Louis-Philippe.

Je reste silencieuse et je détourne la tête, incapable de continuer à faire semblant. Marguerite me regarde d'un air soupçonneux.

— Ça se peut-tu, Catherine, que tu aies changé d'idée par rapport au bureau? me demande-t-elle.

Comment Marguerite a-t-elle pu deviner que quelque chose clochait concernant mon avenir professionnel? Elle est trop perspicace! Je ferme les yeux un instant et, quand je les ouvre, je fixe mon mari qui, tout à coup, est inquiet.

— Je suis désolée, mon chéri.

— Désolé de quoi, au juste? me questionne-t-il sur un ton sec.

— J'irai pas travailler avec toi et Marco.

— Comment ça? Tout est prévu depuis des années.

— Je sais, mais plus j'y pense et moins je crois que c'est une bonne idée. C'est préférable que je garde mon indépendance.

Du coin de l'œil, je vois que Romy et Marguerite suivent la conversation, complètement abasourdis.

— Ç'a aucun sens! On travaille super bien ensemble.

— Oui, mais je veux voler de mes propres ailes, tu comprends?

— Non, pas du tout. Et j'imagine que tu vas m'annoncer que nous deux, c'est fini?

— Non, non, non! Ç'a rien à voir avec notre couple. Je te le jure.

Le malaise remplit la salle à manger.

— Bon, on va vous laisser, hein, Romy? mentionne Marguerite.

Constatant que son père est ébranlé, Romy s'en mêle.

— Ben là! Tu vas changer d'idée, hein, Catherine?

— Non. C'est important pour moi de faire ma place sans l'aide de Louis-Philippe. Mais ça ne bouscule en rien notre vie de famille. Et, je le répète, c'est une décision uniquement professionnelle.

Louis-Philippe semble se calmer un peu.

— Promets-moi d'y repenser, Cath.

— Non, c'est très clair dans ma tête. J'ai déjà trouvé mon bureau ailleurs.

— Hein? Où ça?

Je prends une grande respiration avant de donner le coup de grâce.

— À Sherbrooke.

Mon mari me jette un regard noir, il tourne les talons et se dirige vers notre chambre. J'entends la porte claquer. Ma belle-mère me dévisage avec stupeur et elle tente de me poser une question. Je l'arrête d'un geste.

— On s'en reparle, OK?

— Viens-t'en, Romy, on n'a plus rien à faire ici, lance Marguerite, *drama queen* à souhait.

Je les regarde partir et j'ai le cœur brisé quand je constate que Romy est triste. Je ne croyais pas que ma décision chagrinerait autant de personnes. Était-ce vraiment nécessaire de faire passer mes besoins avant ceux des autres?



2

En roulant sur l'autoroute 10, je repense à la conversation que j'ai eue avec mon mari ce matin. Après m'avoir boudée toute la nuit parce que je lui ai appris que je m'installais à Sherbrooke quelques jours par semaine, Louis-Philippe a finalement accepté de m'entendre en déjeunant. Il m'a bel et bien écoutée, mais il ne m'a pas comprise pour autant.

J'ai même sursauté quand il a utilisé le mot « trahison ». Je l'ai senti blessé, certes, mais j'y ai aussi vu de la manipulation. Et ça, c'est la première fois que ça arrive dans notre couple.

C'est Louis-Philippe qui a payé mes études ces quatre dernières années. Un arrangement qui convenait à tous les deux. J'ai toujours eu l'intention de le rembourser, même si lui s'y oppose de façon catégorique. Et ce n'est pas parce que je vais gagner ma vie ailleurs que je ne vais pas honorer la promesse que je me suis faite.

Mais ce matin, j'ai eu l'impression qu'il jouait la carte du pourvoyeur. Il ne l'a pas dit ouvertement, mais il juge que je lui dois quelque chose. En l'occurrence, mes services d'avocate. Désolée, mon homme, je ne fonctionne pas au chantage. Sa réaction m'a d'abord choquée, mais plus j'y pense et plus elle me peine... et me déçoit. Je connaissais le côté contrôlant de mon mari, mais je ne croyais jamais qu'il l'afficherait avec moi.

Mon téléphone sonne. C'est justement lui qui m'appelle. J'hésite un instant avant de décrocher ; je n'ai pas du tout envie d'un nouvel affrontement. Mais bon, tôt ou tard, nous devons nous reparler.

— Bonjour, mon chéri.

— Ça va ? T'es rendue où ?

— À Magog. Le temps est doux. On va pouvoir faire nos randos bientôt.

Chaque printemps, dès que le parc national du Mont-Orford ouvre ses portes aux marcheurs, nous nous ruons sur les sentiers, à la recherche d'air pur. Pour moi, la nature est un besoin essentiel et elle me manque cruellement depuis que j'habite la région de Montréal. Méditer en plein air m'apporte une paix intérieure nécessaire pour gérer le stress lié à mon horaire chargé.

— J'ai hâte.

Le ton de Louis-Philippe ne me convient pas. Je sais bien qu'il m'accompagne en montagne juste pour me faire plaisir. Si ce n'était que de lui, il s'entraînerait une heure au gym pour brûler des calories au lieu de passer un après-midi dans les sentiers. Beaucoup plus efficace, croit-il.

— Je croyais que tu te rendais au tribunal, ce matin.

— J'en sors. Ma cause a été reportée.

La firme de Louis-Philippe est spécialisée dans la défense des victimes d'accidents de la route, d'accidents du travail et d'actes criminels. De mon côté, je souhaite me consacrer aux histoires d'erreurs médicales, une

expertise qui devait s'ajouter à celles de Rousseau et Fillion. C'est ça aussi que mon mari ne digère pas.

— Tu voulais me parler de quelque chose ?

— Oui, euh... je suis désolé pour hier soir et ce matin.

— C'est pas grave.

— J'ai pas été fin.

— Je comprends que tu sois déçu, mais c'était pas nécessaire de me faire sentir *cheap*. Je fais pas ça contre toi.

— Je sais bien. C'est juste que...

— Que quoi ?

— Tu vas me manquer. Je suis habitué à dormir à deux. J'ai pas envie d'être tout seul dans notre lit.

Je suis touchée par sa confiance et par la tristesse de sa voix.

— T'es trop *cute*. Mais, tu sais, ça va passer vite. J'ai l'intention d'être au bureau de Sherbrooke seulement trois jours par semaine et ensuite à la maison en télétravail.

— Cath, c'est pas aussi simple que ça. Quand tu seras en procès, par exemple, tu devras rester à Sherbrooke plus longtemps.

— Oui, mais je te promets que je vais être avec toi le plus souvent possible.

— L'autre chose qui m'inquiète, c'est quand tu m'as dit que tu avais peur de me l'annoncer. Coudonc, j'ai si mauvais caractère que ça ?

J'éclate de rire devant son commentaire. Mon chum a une personnalité affirmée, mais il est loin d'être grognon.

— Ben non ! Mais je savais que tu le prendrais mal.

— J'imagine que je vais m'habituer.

— J'en suis convaincue. Et on va être contents de se retrouver après quelques jours. Ça va être comme à nos débuts, on va être aussi passionnés.

Un moment de silence suit au bout du fil. Je réalise ce que je viens d'exprimer et je crains sa réaction.

— Pour moi, y a rien qui a changé depuis notre premier baiser, Cath. Et là, je comprends que c'est pas la même chose pour toi.

Et voilà qu'il raccroche sans me saluer, sans me dire qu'il m'aime comme il le fait toujours. Je demeure perplexe quelques instants. Qu'est-ce qui s'est passé? Depuis quand mon mari et moi avons-nous de tels problèmes de communication? Pourtant, notre couple est fort. Bien plus que d'autres puisque ce n'était pas naturel pour nous de nous unir.

Avant qu'il devienne un avocat au service des victimes de la route ou du travail, Louis-Philippe pratiquait le droit commercial sans aucun scrupule, défendant de grosses entreprises aux desseins pas toujours louables. C'est lui qui, il y a seize ans, a négocié le rachat de ma maison par une compagnie de transport qui tenait à agrandir ses installations en m'expropriant, et ce, pour une somme ridicule. Je lui en ai voulu longtemps, mais, quand je l'ai revu, il avait doucement commencé sa transformation. Et ça m'a charmée.

Rongée par l'inquiétude, je termine mon trajet jusqu'au centre-ville de Sherbrooke, où m'attend ma nouvelle vie professionnelle. Je stationne dans l'espace qui m'est réservé, en songeant que je serai quelques jours sans reprendre le volant. Ça me ravit.

Ici, tout se fera à pied. Mon bureau est situé tout près du palais de justice et à quelques rues du studio que j'ai loué. En arrivant devant l'enseigne de la firme, j'éprouve une grande satisfaction. Deux des trois associés sont des femmes. Il n'y a que Marc-Antoine qui représente la gent masculine.

M-A a fait son droit en même temps que moi. C'est lui qui m'a proposé de venir travailler au bureau fondé par sa sœur. J'ai hésité à me joindre à une entreprise familiale, mais il m'a rassurée sur la qualité de sa relation avec Rebecca, qui est l'actionnaire principale de la boîte. Aucun conflit à l'horizon, dit-il. Et leur partenaire, Leïla Khadir, est une soie, selon lui.

Je ne lui ai pas parlé de mon désir d'ajouter mon nom aux leurs si tout va bien. Je le ferai en temps et lieu, mais pas question de rester subalterne longtemps. Ça aussi, c'est un élément que mon mari n'a pas compris. Pourquoi allais-je ailleurs en tant qu'employée, tandis que lui m'offrait un pont d'or et le titre d'associée dès le départ ? Peut-être parce que je préfère mériter ce privilège.

— Bonjour, Catherine, je suis vraiment content de te voir ! lance M-A aussitôt que je franchis la porte.

J'embrasse mon nouveau collègue et j'observe discrètement sa tenue. Je suis bien loin des grands cabinets de Montréal, où le veston et la cravate sont de mise. Avec son jeans et son t-shirt orné d'une pochette à motifs de melon d'eau, M-A ressemble à un employé d'une boutique de designer. Soudain, je me sens à l'étroit dans mon tailleur. Encore plus quand il me présente à ses deux consœurs, elles aussi vêtues de façon décontractée.

Je suis seule de ma gang. Ai-je bien fait de me greffer à des collaborateurs de moins de trente-cinq ans ? Pourtant, c'est ce qui m'a charmée quand j'ai rencontré virtuellement Rebecca et Leïla. Là, je n'en suis plus certaine.

— Je suis contente d'enfin vous voir en « vrai », dis-je en retrouvant mon assurance.

— Nous aussi. M-A nous a tellement vanté tes qualités qu'on a tout de suite voulu t'avoir dans notre équipe, mentionne Rebecca.

— Et puis, ça fait une diversité d'âges. Tu vas être la sage parmi nous, ajoute Leïla avec humour.

— Rien de certain à ce sujet, intervient M-A. En classe, Cath était loin d'être la plus docile.

— T'exagères.

— Non, c'est vrai. T'étais celle qui challengeait le plus les profs. Les autres étaient des moutons comparés à toi.

Je n'ose pas lui dire que c'est souvent l'âge qui entraîne ce genre de confiance. Inutile d'en rajouter sur cette différence flagrante.

— En tout cas, continue Rebecca, ici, on fonctionne en collégialité. On entend les idées de tout le monde et on prend nos décisions selon l'opinion et les besoins de tous.

Polie, je souris à ce commentaire un peu naïf. C'est inévitable : dans une entreprise, quelqu'un doit trancher, et il y a des choix qui plaisent plus à certains qu'à d'autres.

— Viens, Cath, je te fais faire le tour, propose M-A.

Je le suis à travers les différents espaces pour rencontrer les autres membres de l'équipe avec qui j'aurai à travailler. Là encore, les hommes sont en minorité... Et l'âge moyen est dans la trentaine.

Je m'installe au bureau qu'il me désigne et j'entame la lecture du dossier de mon premier client estrien. La complexité de sa cause exige toute ma concentration et me permet d'écarter les doutes qui m'assaillent de plus en plus quant à ma décision professionnelle... et à la fragilité de mon couple.



À CINQUANTE-SIX ANS, CATHERINE devient Me Préfontaine. Elle amorce ce grand changement avec beaucoup d'enthousiasme. Femme ambitieuse et déterminée, elle cherche à s'épanouir et à se bâtir une carrière sans l'aide de Louis-Philippe, lui-même avocat. Cette nouvelle indépendance qu'elle impose à leur couple l'amène à réfléchir à leur relation. Quatre ans plus tôt, leur coup de foudre avait été intense, passionné, voire brutal. Puis, la réalité l'a frappée. Leurs différences d'âge, de valeurs et de mode de vie sont apparues et ont dérangé Catherine. Pas au point de rompre, puisqu'elle éprouve toujours un amour profond pour Louis-Philippe, mais une question fondamentale demeure : sont-ils vraiment faits l'un pour l'autre ? Surtout depuis qu'elle a rencontré Grégoire...

NATHALIE ROY est réalisatrice, autrice et scénariste. En 2011, on découvre ses talents de romancière avec sa série à succès, *La Vie épicée de Charlotte Lavigne*, qui a été vendue en France, en Pologne et en République tchèque. Avec sa plume toute féminine, elle développe des personnages authentiques, riches et attachants, comme Catherine, l'héroïne des *Vertiges du cœur*, que les lectrices ont connue avec plaisir dans *Turbulences du cœur*.

